

## RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

### La littérature a-t-elle encore une valeur politique

HOUTART, Manon; Huppe, Justine

*Published in:*  
En question

*Publication date:*  
2023

*Document Version*  
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

*Citation for published version (HARVARD):*

HOUTART, M & Huppe, J 2023, 'La littérature a-t-elle encore une valeur politique: Entretien avec Justine Huppe' *En question*, numéro 147, pp. 34-39.

#### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

#### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

**EN QUESTION**  
sens & engagement

démocratie  
écologie  
interculturalité  
spiritualité

La Fleur en Papier Doré - crédit : Héloïse Nolet

# Qu'espère-t-on encore de la culture ?

- / **Témoignage**  
Lutte et Contemplation
- / **International**  
Vivre la fraternité
- / **Chronique philo**  
Le personalisme  
d'Emmanuel Mounier

# dossier

## QU'ESPÈRE-T-ON ENCORE DE LA CULTURE ?

Ce dossier s'attache à interroger divers types de pratiques culturelles, de la peinture à la musique, du slam et de la poésie à l'architecture, et de sonder les fonctions qui y sont associées. En ouverture, **JEAN-BAPTISTE GHINS** nous emmène à la rencontre de la peintre **CAROLINE CHARIOT-DAYEZ** et du musicien **JEAN-PAUL DESSY**, pour un entretien croisé qui mêle esthétique et spiritualité. Ensuite, **MANON HOUTART** interroge, avec **JUSTINE HUPPE**, les ambitions politiques de la littérature contemporaine, puis dresse le portrait de **BEN KAMUNTU**, artiste congolais, qui mène de front luttes politiques et poétiques. **JEAN TONGLET**, quant à lui, nous offre une analyse de terrain sur la culture comme levier d'émancipation, nourrie par l'expérience du mouvement ATD Quart Monde et la pensée de son fondateur Joseph Wresinski. Pour donner corps à ce dossier, Jean-Baptiste Ghins et **HÉLOÏSE NOLET** nous transportent, à bicyclette et un appareil photo à la main, à la découverte de curiosités bruxelloises, nous invitant à vivre un *tourisme éclairé*. Enfin, **RALPH DEKONINCK** plaide pour un rapprochement entre art et science, en inscrivant la culture au cœur du projet universitaire.

# Justine Huppe : LA LITTÉRATURE A-T-ELLE ENCORE UNE VALEUR POLITIQUE ?

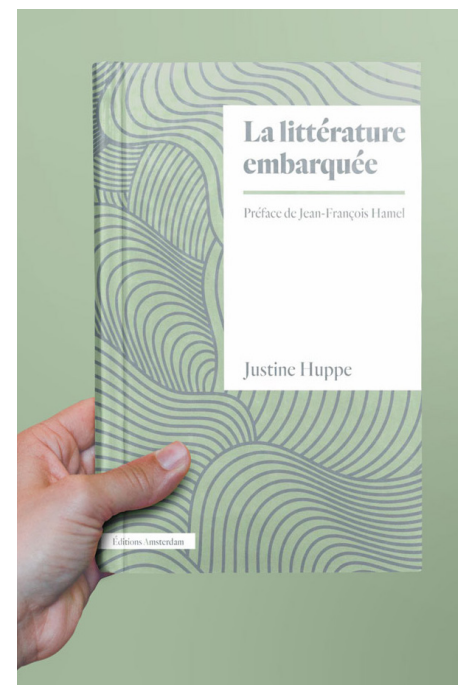
Que peut-on encore attendre de la littérature aujourd'hui, alors même qu'elle est soupçonnée d'inutilité ? Par quels moyens, et à quelles conditions, la littérature peut-elle endosser une fonction politique, capable de produire des effets sur le monde social ? Rencontre avec Justine Huppe, chercheuse en études littéraires à l'ULiège et autrice d'un récent essai, *La Littérature embarquée*, publié aux éditions Amsterdam.

Propos recueillis par MANON HOUTART.

**Dans votre essai, vous observez la façon dont les écrivains et poètes sont confrontés à l'injonction de justifier leur utilité sociale. Comment cela se traduit-il dans les discours sur la littérature ?**

En commençant à m'intéresser aux formes d'« engagement » en littérature contemporaine, je me suis demandée comment les écrivains justifiaient leur rôle au sein du monde social, à la fois dans les textes littéraires, mais aussi dans leurs entretiens. Porter un discours sur la place de la littérature dans la cité est loin d'être nouveau, c'est même un fait complètement transhistorique. Mais il me semble qu'il y a une forme de crispation dans la littérature contemporaine, une pression à répondre à l'injonction de « servir à quelque chose ». L'écrivaine française Nathalie Quintane

résume bien cet enjeu-là : « Aujourd'hui, dire que la littérature est inutile, c'est participer sa mise en bière ». Cette phrase-là m'avait beaucoup interpellée : elle pointe le fait qu'aujourd'hui, dire que la littérature ne sert à rien n'est plus audible. Au 19<sup>e</sup> siècle, autour du Parnasse et du mouvement de l'art pour l'art, on pouvait encore dire que la littérature ne devait servir à rien, que c'était précisément là sa beauté. Dans le contexte contemporain, un tel discours risque de donner le coup de grâce à une institution et à des pratiques qui ont déjà perdu un peu de leur prestige. Si on s'attache tant, aujourd'hui, à déclarer que la littérature sert à quelque chose, qu'elle visibilise les invisibles, qu'elle donne voix aux sans-voix, etc., c'est qu'il y a une injonction, précisément, à se racheter d'une forme d'inutilité sociale.



**Une des façons de se défendre de cette inutilité est d'opérer ce que vous appelez un « branchement au réel » par la littérature : en levant le voile sur des réalités négligées, la littérature pourrait se prévaloir d'une valeur sociale et politique. Mais cette tendance à assimiler la valeur politique de la littérature à sa capacité à parler du réel est bien réductrice...**

Effectivement, dans la littérature contemporaine, il y a un certain goût pour la littérature dite « de terrain ». Un peu comme si soudain les écrivains mettaient leur short et partaient avec leur filet à papillons pour courir après le réel. Parmi les exemples – très nombreux – de littérature d'enquête ou de terrain, on peut citer une écrivaine comme Olivia Rosenthal, qui a composé en 2008 un livre de montage à partir d'entretiens menés auprès de travailleurs et travailleuses d'anciennes

pompes funèbres reconverties en centre d'art (*Viande froide*). L'autrice Sophie Divry a aussi adopté une démarche d'enquête dans *Cinq mains coupées*, à propos des Gilets jaunes qui avaient été mutilés au cours des manifestations. Le projet de Pierre Rosanvallon, *Le Parlement des invisibles*, est également représentatif de cette tendance : au travers de deux collections, « Raconter la vie » et « Raconter le travail », il a voulu donner la possibilité à des travailleurs et travailleuses, mais aussi à des écrivains (tels qu'Annie Ernaux, Leïla Slimani ou encore Maylis de Kerangal), de faire le récit de vies qui sont rarement racontées, rarement vues. L'idée sous-jacente à ce projet est qu'il existe des formes d'invisibilités sociales qui grèvent notre santé politique, et que les ressources narratives de la littérature peuvent contribuer à les mettre au jour.

La littérature tirerait donc sa force démocratique de cette capacité à montrer des individus qu'on ne voit pas habituellement. Cela revient à dire : « La littérature sert à quelque chose parce qu'elle nous ouvre les yeux ». Il ne s'agit pas de discréditer ces discours – ils sont d'ailleurs assez inattaquables sur le principe puisque, *a priori*, bon nombre d'entre nous partagent l'idée que la démocratie est une bonne chose – mais, quand ils se mettent à dominer au point de devenir un lieu commun, ils passent sous silence un certain nombre d'autres manières tout aussi intéressantes de politiser la littérature. Ils reposent en outre sur plusieurs impensés philosophiques : la littérature « branchée au réel » suppose qu'il y aurait une chose qu'on appelle la littérature, une autre le réel, et qu'on devrait opérer une soudure entre les deux. Et cette soudure ne semble concevable que par le recours au récit ou

au document, au moyen d'une langue relativement claire. Cela a pour conséquence de réduire l'éventail des formes littéraires capables d'agir politiquement : celles dont la puissance politique est davantage une affaire de forme ou de langue, comme c'est le cas dans la poésie expérimentale, sont rarement prises en considération. En d'autres termes, il me semble qu'il y a quantité d'impensés sur ce qu'est le réel, son statut, et sur les formes textuelles qui peuvent y donner accès.

Par ailleurs, sur le plan politique, penser que le rôle de la démocratie consiste simplement à *donner la voix* ou à *montrer*, et assimiler la fonction politique de la littérature à cette dimension « parlementaire », fondée sur un discours rationnel et argumenté, a pour effet d'oblitérer d'autres types d'action politique par la littérature, qui relèveraient davantage du soulèvement, de l'émeute ou du conflit, du moins qui échapperaient à l'interlocution exclusivement rationnelle.

**Un autre élément qui vous semble porteur d'une valeur politique est la réflexivité de certaines œuvres quant à leur propre marge de manœuvre : être lucide quant à la place dévolue à la littérature aujourd'hui permet de ne pas se leurrer sur ses pouvoirs...**

Oui, le discours sur les prétendus pouvoirs magiques de la littérature est une des choses que j'attaque peut-être le plus fermement. Croire que la littérature peut changer le monde correspond à une sorte d'illusion d'intellectuel, que théorise Bourdieu dans ses *Méditations pascaliennes*, et qui correspond à l'ensemble des croyances qui se sont fixées en nous – parce qu'on a poursuivi des

études, parce qu'on croit à ce qu'on fait – et qui font que, par moments, on se met à croire qu'un mot a la puissance transitive d'un acte et à plus forte raison que la littérature produit des effets presque directs sur le monde. Les textes qui me semblent les plus politiquement francs sont ceux qui ne se trompent pas trop sur leur capacité d'action, qui sont réflexifs sur l'état de la littérature aujourd'hui. Certains écrivains résistent à adopter une position de surplomb, tel un mage qui viendrait éclairer le peuple, et réfléchissent à leur situation dans le monde social. C'est ce que j'essaie de mettre en évidence avec la notion de « littérature embarquée » : cela permet de reconnaître que les écrivains eux-mêmes sont pris dans des rapports de production et ne bénéficient pas plus que quiconque d'une « extra-territorialité » sociale. Il ne s'agit pas d'un énième label qui qualifierait un corpus de textes ou un moment de l'histoire littéraire, mais d'une façon d'envisager les textes qui ne se contentent pas de visibiliser une question sociale par un travail de dénonciation ou de thématization, mais s'efforcent plutôt d'agir formellement dans et depuis la langue, d'agir par une opération d'écriture.

**Cela rejoint aussi votre invitation à ce que les écrivains se reconnaissent eux-mêmes comme producteurs...**

Oui, j'en suis venue à cette question parce que j'avais été fascinée par un texte de Walter Benjamin, « L'auteur comme producteur » (1934). Benjamin réfléchit au rapport des intellectuels avec le peuple des travailleurs et travailleuses, en disant que toute solidarité thématique (qui consiste à se contenter de *parler de* la condition ouvrière, par exemple) serait complètement hypocrite tant que l'au-

teur ne se pense pas lui-même comme producteur (un producteur de formes, en l'occurrence), inséré dans les rapports de production. Benjamin fait de cette conscience-là une voie possible pour politiser la littérature.

“ On risque de priver la littérature de ses capacités d'action lorsqu'on ne valorise qu'un certain type de rapport au texte.

Un tel point de vue me semble fécond pour pointer certaines contradictions dans des postures d'auteurs ou d'autrices. Par exemple, dans son roman *Chanson douce* (Prix Goncourt 2016), Leïla Slimani réfléchit, très finement je trouve, à la situation de femmes racisées dans les métiers du *care*. Mais lorsqu'il est question de partager son « journal de confinement » en mars 2020, elle se voile la face quant à sa propre situation dans les rapports de production, quant à ses privilèges de femme qui peut partir à la campagne, raconter de jolies histoires à ses enfants, pendant que de nombreuses personnes, en particulier des femmes, souvent racisées, doivent continuer à travailler dans des conditions sanitaires difficiles, dans le domaine du *care* justement.

Mon propos n'est pas de distribuer des bons ou mauvais points, de juger quels seraient les textes qui exercent les meilleurs

effets politiques, mais plutôt de voir quel est le discours théorique le plus cohérent, qui fait que la littérature se paie moins d'illusions sur elle-même. Cela touche à ma position de chercheuse : je suis persuadée que la théorie littéraire n'est pas qu'un discours descriptif *sur* la littérature, mais qu'elle construit aussi des outils qui tantôt nous égarent, nous font tomber dans la mélancolie ou les professions de foi hors sol, tantôt peuvent nous aider à réactiver notre rapport aux textes.

**Quelles sont aujourd'hui, selon vous, les « adversaires structurels » qui fragilisent la littérature et l'empêchent de déployer pleinement ses effets ? Vous évoquez dans votre livre les budgets réduits pour la culture, la course au mécénat et aux bourses pour les écrivains, etc. En quoi cela est-il spécifique au 21<sup>e</sup> siècle ?**

Il n'y a sans doute jamais eu d'âge d'or pour les écrivains : même dans les moments où la littérature a pu bénéficier d'un statut moins minorisé qu'aujourd'hui dans l'enseignement et dans le monde social, cela ne signifiait pas que les écrivains eux-mêmes n'étaient pas marginalisés. Mais il me semble qu'on ne peut se passer de documenter la manière dont fonctionne l'économie aujourd'hui si on veut prétendre porter un discours sur le potentiel politique de la littérature. Les attaques très nettes sur un certain nombre d'institutions d'enseignement et les difficultés qui pèsent sur le monde de la recherche ont des effets sur la santé de l'institution littéraire, notamment parce que beaucoup d'écrivains sont aussi enseignants.

Parmi les spécificités du contemporain, on peut aussi pointer de nouveaux usages

de la littérature au sein de ce que Luc Boltanski appelle *l'économie de l'enrichissement* : c'est une économie qui mise notamment sur l'art contemporain, le design, ou d'autres formes esthétiques pour augmenter la valeur marchande d'un produit. Un exemple que je prends souvent est un recueil de nouvelles que la maison Dior a fait publier chez Gallimard pour vendre un sac à main : il avait été demandé à des écrivains d'écrire des nouvelles qui faisaient au moins une allusion à ce produit de luxe. Cette anecdote peut avoir l'air insignifiante, mais ces moments de porosité entre la valeur symbolique de la littérature et le capitalisme le plus effréné se multiplient et sont pourtant très peu pris en compte lorsqu'il s'agit de penser la place des écrivains dans le monde social.

**Le fait de devoir multiplier les activités parallèles à l'écriture, comme les conférences, les lectures en public et les ateliers d'écriture, est-ce aussi une spécificité contemporaine ?**

Oui, c'est un phénomène qui s'amplifie depuis quelques années, et qu'il me semble intéressant de documenter et d'observer parce que cela force les auteurs et autrices à négocier leur cachet, à compter leurs heures, à remplir des formulaires... et parce qu'on peut faire le pari que ça modifie leur conception de l'écriture « comme travail ». De plus en plus d'auteurs et autrices, comme Arno Bertina, Eric Pesan, Cyrille Martinez ou Sophie G. Lucas, commencent à réfléchir à ce phénomène, au fait que leur condition de travailleurs et travailleuses a évolué.

**Entre la tendance à prêter des pouvoirs démesurés à la littérature et la tentation de pleurnicher sur**

**sa prétendue mort, vous défendez une troisième voie, qui ouvre l'attention à la variété des modes d'existence et d'action de la littérature...**

Oui, lorsqu'on constate la perte du prestige social attribué à la littérature, le danger serait de s'apitoyer sur son sort, d'être complètement « chagrin », et de se dire qu'au fond elle n'est aujourd'hui qu'un reliquat d'une culture bourgeoise en voie de disparition, qu'elle ne sert désormais plus à rien.

Or, on risque de priver la littérature de ses capacités d'action lorsqu'on ne valorise qu'un certain type de rapport au texte, à savoir un rapport purement esthétique, contemplatif, désintéressé. Faire une « bonne lecture » d'un texte littéraire reviendrait dès lors à n'en tirer qu'un plaisir esthétique, en étant attentif aux qualités sensibles du texte, de façon décorrelée de toute forme d'action. La lecture esthétique est bien sûr une perspective tout à fait valable, mais ce qui me gêne est de faire comme si ce type de lecture était le seul possible. Il faut tenir compte de tout ce que les gens font d'autre avec les textes littéraires : il arrive qu'on aille chercher un livre en librairie pour faire face à un deuil, pour nourrir une quête d'identité, sexuelle ou autre... On peut aussi faire usage d'un texte littéraire pour s'endormir, ou encore pour manifester. À Liège, quand il y a eu un projet de construction près du fort de la Chartreuse, des manifestants, des poètes, des profs se sont relayés pour lire *La Chartreuse de Parme* de Stendhal. Ce serait une illusion intellectuelle de croire que ce n'est que grâce à ces lectures que le projet a été abandonné, il y a aussi eu d'autres actions plus matérielles, mais en l'occurrence le partage du texte littéraire a été une manière de se mobiliser.

Donc, paradoxalement, on a l'impression que la littérature perd en prestige, alors que dans plein de lieux, dans plein de situations, on observe que les gens vont chercher là des formes sensibles, des espaces de partage, des manières de se remobiliser, de s'encourager... Il ne s'agit pas de dire que la lecture esthétique est complètement périmée – moi-même, je fais très souvent un usage esthétique des textes – mais de qualifier la variété des actions qu'on peut accomplir au moyen des textes littéraires. Il faut donner du crédit à la capacité de l'œuvre à penser, à n'être pas simplement un objet de contemplation, mais un objet où se réfractent, se travaillent, se mettent en crise, un certain nombre de représentations sociales.

**C'est cela qui nourrit votre conviction qu'il vaut la peine, malgré tout, de défendre la littérature et la compétence littéraire ?**

Oui, je pense que la littérature est un espace depuis lequel il est possible d'appréhender

autrement le langage mais aussi les formes sociales : les textes littéraires doivent être envisagés comme des outils théoriques qui aident à penser le monde au même titre que des textes philosophiques ou sociologiques. Par exemple, des écrivains comme Emmanuelle Pireyre ou Olivier Cadiot m'ont fait penser et théoriser, au même titre que Bourdieu ou Fredric Jameson. Donc, rien que pour ça, je pense qu'il faut la « défendre ». J'en fais l'expérience dans les cours d'explication de textes que je donne à l'université : c'est absolument fascinant de faire réfléchir trente étudiants à une fable de La Fontaine. Quand on a étudié le texte de près, quand on a lu ce qu'en avaient dit d'autres, toute sa richesse, son intelligence se dégage. Ce sont des outils intellectuels mais aussi potentiellement des outils critiques et des outils d'action pour les individus. Il ne s'agit pas d'essentialiser la littérature, cela n'a rien de magique, mais un texte littéraire peut vraiment nous réarmer ! 